

12 AOUT 1937

## CAUSERIE LITTÉRAIRE

André GIDE : « *Retouches à mon Retour de l'U. R. S. S.* »  
(N. R. F.)Pierre HESBART : « *En U. R. S. S. 1936* » (N. R. F.)

C'est le malheur des temps qui veut qu'une telle page traite de sujets en apparence assez peu littéraires. C'est aussi le malheur des temps qui veut que nous attribuions tant d'importance aux tergiversations d'une corvette, somme toute, assez légère. Le grand événement littéraire de ces dernières années, que nous le veuillions ou non, c'a été la conversion de M. Gide au communisme. Le grand événement littéraire de cette année-ci a été le retour en arrière du balancier. Pour ma part, je trouve cela un peu triste. Mais nous n'y pouvons rien, et le monde est ainsi fait. Prenons-le comme il est, non sans dire les raisons pour lesquelles nous ne l'aimons pas.

Non que nous ayons lu deux nouveaux livres sur la Russie sans intérêt. Pour le premier, il est de M. Gide, et il s'appelle « *Retouches* ». On savait que le *Retour de l'U.R.S.S.* avait fait scandale, que l'auteur, d'autre part, y enveloppait ses réserves sur la Russie stalinienne de déclarations d'amour envers la Révolution. Peut-être allait-il se repentir. L'autre ouvrage était d'un auteur moins connu. Pour ma part, j'avoue me souvenir que le premier article paru sous cette signature, à cette place, parlait d'un petit roman de M. Pierre Hesbart, que j'avais trouvé fort mauvais et que je ne trouverais sans doute pas meilleur aujourd'hui. Quand le livre de M. Gide eût été publié,

M. Pierre Hesbart l'attaqua avec quelque sévérité. Or M. Pierre Hesbart a vécu en Russie, et il a même accompagné M. Gide dans son voyage. Aujourd'hui, non seulement M. Gide ne se repent pas, mais voici qu'il entraîne à sa suite son jeune censeur. Leurs deux livres sont fort instructifs à lire ensemble.

Je ne désire point examiner ici — ce n'en est pas le lieu — la question de la Russie soviétique. Nous n'avons aucune raison de récuser ces deux témoignages, et ils sont accablants. Bureaucratie, hypocrisie morale, délation organisée, misère ouvrière et paysanne, tel est le tableau de ce Paradis sur terre. A Noël, les églises de Moscou étaient pleines. Et M. Gide, qui avait salué dans l'U.R.S.S. la terre de la destruction de Dieu, admire amèrement qu'il ne reste plus que Dieu, en effet, pour combler le vide affreux d'un tel régime. Un mot, que cite aussi M. Pierre Hesbart, me plaît beaucoup. Quelqu'un, devant les voyageurs, explique l'atroce abstraction qui s'est emparée de tous les êtres, comme une maladie. On ne voit plus le champ de betteraves, mais le sucre, et même pas le sucre, la statistique du sucre. Tous ces gens-là, leur dit-on alors, *ne savent plus ce que c'est que la soupe*, ils ont perdu le sens de la soupe. Quelle expression admirable et profonde!

Je pense donc que tous les esprits de bonne foi peuvent lire ces deux livres, et

être séduits. Il est certain que le livre de M. Gide est le plus « sérieux », il comporte des statistiques, des chiffres, et le grand nom de son auteur lui donne beaucoup de poids. Mais je ne sais pas si je ne suis pas plus séduit par le carnet de notes de M. Pierre Herbart, qui a quelque chose de direct et d'émouvant. Quelques mots hâtivement écrits, quelques aspects du monde nouveau hâtivement saisis, et nous voici en possession d'images saisissantes. Il y a certain entretien avec un jeune homme perdu dans cette patrie inhumaine, sur le pont d'un bateau, qui est d'une admirable simplicité.

Mais il ne s'agit pas seulement de la Russie, il s'agit aussi de nous-mêmes. J'avoue que ce qui me frappe le plus en lisant le livre de M. Gide, c'est sa terribilité, c'est sa tragique légèreté. Avec quoi sont faites ces *Retouches*? Avec des notes, avec des extraits de la *Pravda*, avec des chiffres empruntés à d'autres. Je ne veux pas dire qu'il faille rien contester de tout cela, mais enfin, était-il besoin d'aller en Russie pour s'apercevoir que ces chiffres étaient exacts, que ces faits étaient exacts? Tout ce travail, M. Gide n'aurait-il pas pu le faire avant de partir? Ou, plus exactement, quand d'autres le faisaient, ne pouvait-il se rendre compte qu'ils avaient raison? Mais M. Gide s'est lancé dans l'aventure, il y a engagé tout ce qu'il avait de puissance morale, d'influence sur autrui, et aujourd'hui il vient nous dire qu'il s'est trompé, en usant d'arguments qu'il avait jadis rejetés. En vérité, ce n'est pas d'une rigueur d'esprit bien grande.

Je pense à un mot magnifique que Bernard Shaw prête à l'évêque Cauchon, si je me souviens bien, dans sa *Sainte Jeanne*. Le chapelain Stogumber vient de voir brûler la jeune fille, et il se frappe la

12 Aout 1937

H/42

poitrine, et se désespère, et a horreur de lui. Son interlocuteur lui dit : « Mais n'aviez-vous pas les souffrances du Christ pour vous frapper et vous exalter? » Et le chapelain réplique : « Oui, je les avais lues, mais c'était loin, je ne les avais pas vues, je ne me rendais pas compte. » Alors l'autre de conclure : « Faudra-t-il donc qu'à chaque génération un Christ soit mis en croix pour sauver les hommes qui n'ont pas d'imagination? » Je crains bien que M. Gide ne soit de la race du chapelain de Bernard Shaw, et qu'il n'ait pas, lui non plus, beaucoup d'imagination.

Mais il y a aussi d'autres gens qui n'ont pas d'imagination, et que je plains un peu plus, bien qu'ils ne m'amuse pas toujours, que M. Gide. Ce sont ceux qui l'écoutent, ou qui l'ont écouté. Qu'on le veuille ou non, il n'est pas niablo qu'une partie de la jeunesse, pendant plusieurs années, a attaché aux opinions, faits et gestes de l'auteur des *Neurritures* une importance que, pour ma part, j'ai toujours trouvée exorbitante. Un beau jour, on est venu dire à ces jeunes gens dociles : « Votre maître a trouvé sa voie et sa vérité, il est devenu communiste. » Ils l'ont cru, et sans doute en est-il qui l'ont imité. Pauvres personnages? Esprits sans relief et sans force? Sans doute, mais il est trop sûr que des êtres pareils existent. Et je pense un peu à eux en lisant ces *Retouches*, car ils ont choisi, en vérité, un maître bien léger. Encore, pour le *Retour de l'U.R.S.S.*, pouvait-on se dire qu'il s'agissait d'une expérience directe. Aujourd'hui, tout est sorti de la méditation et de l'étude. Faut de cette méditation et de cette étude, où M. Gide a-t-il entraîné ceux qui l'écoutent?

Le livre de M. Pierre Hesbart est sym-  
pathique, et lui aussi bien significatif. Je

ne connais pas son auteur, et je ne sais rien de lui. Mais d'après son premier roman, d'après ce qu'il nous dit lui-même aujourd'hui, on l'imagine assez bien. Il dut être un jeune homme d'après-guerre, anxieux de vivre, enclin à toutes les erreurs et à tous les snobismes, intelligent, sans doute, mais perverti dans son intelligence, admirateur passionné de tout ce qui permet à l'homme de se fuir, depuis le surréalisme jusqu'à M. Gide lui-même, — bref, le portrait accompli de celui qui, justement, a perdu « le sens de la soupe ». Son livre, si utile, si vivant, nous permet-il de conclure qu'il l'a retrouvé?

Je n'en suis pas sûr, je ne voudrais pas être sûr du contraire. Ce serait en tout cas étrangement dénaturer ces deux témoignages que d'y voir une conversion. Comme disaient les jansénistes, il faut distinguer entre le droit et le fait. Si la Russie stalinienne déplaît à M. Gide et à M. Hesbart, c'est, sans doute, parce qu'ils reconnaissent en elle des traits qui déplaissent à tout homme civilisé. De cette réaction humaine, sensible, juste, qui leur fait honneur, nous ne pouvons que les louer. Mais ils la détestent aussi parce qu'elle leur paraît infidèle aux principes révolutionnaires. Et c'est là qu'il faut commencer à réfléchir. On s'est un peu trop empressé de tuer le veau gras en parlant de M. Gide et, l'autre jour, M. François Mauriac, naturellement, en offrait une tranche à M. Pierre Hesbart.

Or, il suffit de lire les chapitres ou les notes qui traitent de la morale, par exemple, pour se rendre compte que les deux voyageurs, certes, sont choqués par l'hypocrisie puritaine de la nouvelle Russie, plus horrible encore en ces lieux qu'ailleurs, et même qu'en Amérique. Mais ils sont aussi choqués de cette espèce d'hommage que rend tout puritanisme à une

morale plus haute. Quand ils protestent contre le despotisme stalinien, j'applaudis, mais je me demande s'ils ne protestent pas aussi contre l'hommage que rend tout despotisme à des notions plus belles, l'ordre et l'autorité. Les exécutions en masse sont atroces, mais je me méfie toujours un peu lorsque ceux qui protestent contre elles sont des littérateurs anarchisants, des esthètes, des admirateurs de la fauneuse « Révolution permanente » de Trotsky. Et il me semble bien qu'au fond d'eux-mêmes, nos voyageurs sont tout cela.

Ils sont des révolutionnaires déçus, et à ce titre, leur témoignage est intéressant. Comme l'un est jeune, et l'autre plus âgé, ils témoignent en même temps pour le désordre d'esprit de plusieurs générations. Je crois leur sincérité totale, et on trouve même dans le livre de M. Gide un accent direct, humain, une sorte d'amertume immense, qu'on n'avait peut-être jamais senti à ce degré dans ses autres livres. Mais aucun des deux n'a le courage de remonter aux sources, de dénoncer les principes; ils trouvent abominable la terre de l'expérience marxiste, et M. Gide commence, ici et là, à ne plus traiter Marx lui-même avec un respect talmudique. Mais ils accusent plutôt les déviations imposées au programme révolutionnaire par Staline que ce programme révolutionnaire lui-même. Ils ne semblent pas comprendre qu'à un moment donné, une Révolution, œuvre mortelle en son principe, ne peut se défendre que par le massacre et la délation, et que Staline est un fort bon révolutionnaire. Ils se disent déçus par le monde extérieur, non encore par les idées, et par eux-mêmes. Attendons pour offrir le veau gras, que le *mea culpa* soit plus complet.

Robert BRASIER